

CONCLUSIONS

## CONCLUSIONS

---

« Les conditions vitales du cerveau et de sa fonction sont les mêmes que celles des autres organes et de leurs fonctions. La vérité scientifique (la science expérimentale) ne peut pas se fractionner. Comment comprendre, en effet, qu'il soit donné au physiologiste de pouvoir expliquer les phénomènes qui s'accomplissent dans tous les organes du corps, excepté une partie de ceux qui se passent dans le cerveau? De semblables distinctions ne peuvent exister dans les phénomènes de la vie. Ces phénomènes présentent sans doute des degrés de complexité très différents; mais ils sont tous, au même titre, accessibles ou inaccessibles à nos investigations; et le cerveau, quelque merveilleuses que nous paraissent les manifestations métaphysiques dont il est le siège, ne saurait constituer une exception parmi les autres organes du corps. »

Nous nous sommes pénétré des idées profondément vraies, renfermées dans ces paroles du grand physiologiste *Claude Bernard*; et nous avons cru qu'une des manifestations de l'activité psychique, qu'une des fonctions du cerveau, la pensée, n'était pas tout à fait inaccessible à nos investigations.

C'est dans cet esprit et avec le désir d'arriver à une conception d'ensemble que nous avons abordé l'étude de la pensée. Nous avons estimé qu'il devait être possible, en coordonnant

les connaissances actuelles, en condensant les résultats des expériences qui ont été faites sur le cerveau, de réunir un faisceau de preuves se soutenant et se complétant réciproquement, qui donnerait une grande force aux conclusions dégagées et leur imprimerait en quelque sorte les caractères de la vérité démontrée. Nous avons essayé d'obtenir ce résultat ; nous serons bien heureux si les efforts que nous avons faits nous ont permis d'approcher du but et n'ont pas été tout à fait inutiles.

Nous avons vu que les phénomènes psychiques avaient préoccupé l'homme depuis la plus haute antiquité et nous avons suivi à travers les âges le développement et la transformation des connaissances humaines relatives au cerveau. Nous avons rencontré sur notre route les grands noms de Platon, d'Aristote, de Galien, de Descartes, Willis, Vieussens, Malpighi, Bontekoe, Stahl, Haller, Prochaska, Bichat, Gall, Parchappe, Flourens, Bouillaud, Broca, Fritsch, Hitzig, etc., marquant les étapes de l'humanité en marche pour la conquête de la vérité scientifique. Nous avons pu dans notre historique nous rendre compte de la façon dont l'homme est arrivé aux données actuelles sur le cerveau et ses fonctions ; et apprécier en terminant, le degré de perfection de ses connaissances ; nous avons constaté ses conquêtes définitives et entrevu le champ de ses conquêtes futures.

Dans notre chapitre de psychologie comparée, nous avons observé que les manifestations de l'activité cérébrale, pensée, conscience, s'élèvent parallèlement avec le développement du cerveau, de ses circonvolutions cérébrales et de la substance grise corticale.

Chez les animaux qui se rapprochent le plus de l'homme par l'étendue et le nombre de leurs circonvolutions cérébrales, ces phénomènes de pensée, de conscience, se manifestent dans certaines circonstances avec une force, une évidence telles, que niés autrefois, ils ont fini par s'imposer à l'observation consciencieuse de l'homme. On a été obligé d'admettre que chez

ces animaux, la pensée était de même nature que chez l'homme, bien qu'à un degré moindre d'intensité et de valeur.

« Personne ne doute plus », dit M. P. Janet, sauf les personnes absolument étrangères aux questions de psychologie comparée, des manifestations de la pensée vraiment remarquables chez certains animaux supérieurs. Et Charlton Bastian, comme nous l'avons vu, s'exprime de la façon suivante : « Si les singes anthropomorphes possédant encore une base bien définie d'intelligence et d'émotion étaient doués de langage articulé, de manière à s'instruire mutuellement et bénéficier de cette instruction, même par des traditions et communications orales seulement, quel grand progrès dans l'étendue et le degré de leur intelligence ne pourrait-on pas attendre après que quelques centaines de générations auraient vécu sous l'influence de ces conditions nouvelles. » (*Le Cerveau, organe de la pensée*, t. I, p. 256.)

Après ces auteurs, nous disons : *il n'y a aucune différence de nature entre les différentes manifestations de la pensée chez l'homme et chez les animaux ; il n'y a qu'une différence de quantité, de complexité et de qualité.*

Passant à l'étude des poisons cérébraux, nous y avons encore trouvé la preuve que les manifestations intellectuelles sont de même nature chez l'homme et chez l'animal ; nous avons vu que le poison cérébral agit de la même façon sur l'un et sur l'autre (chiens alcooliques de M. Magnan). Mais cette étude a été surtout importante parce qu'elle nous a montré que la conscience est progressivement anéantie avec l'affaiblissement de la sensation et que les manifestations de la pensée disparaissent avec les progrès de l'anesthésie.

Elle oblige à admettre qu'il y a un rapport étroit entre la pensée, la conscience et la sensation et amène à cette conclusion : *« La pensée et la conscience supposent la sensation ; toutes les fois qu'il y a pensée ou conscience, il y a sensation, association de sensations, élaboration de sensations. »* Les poisons cérébraux agissent sur la pensée et la conscience,

parce qu'ils ont une influence sur la sensibilité. Considérant la cellule nerveuse comme le substratum de la sensibilité et les phénomènes physico-chimiques de désintégration et de réintégration cellulaire comme étant de l'essence même de la sensibilité, nous pouvons dire : « *Les poisons cérébraux amenant des troubles dans le substratum de la sensibilité, modifient les phénomènes de désintégration et de réintégration cellulaires amenant chez l'animal soit l'anesthésie, soit l'hyperesthésie.* »

Les modifications dans l'activité psychique ne sont que les conséquences des modifications de ces deux phénomènes.

Nous préoccupant ensuite de cette activité psychique, nous avons dit que la *pensée*, et c'est la définition que nous en avons donnée, est l'expression la plus parfaite du travail cérébral.

Ce travail a pour point de départ, pour élément primordial la sensation ou mieux les sensations successives qui s'associent et s'organisent dans le cerveau, en y laissant des résidus. Nous y avons distingué deux phases, l'une, phase d'association des sensations (formation des idées simples concrètes), l'autre, phase d'association des idées simples (enchaînement des idées, raisonnement, jugement).

En résumé, nous avons admis qu'il n'y a aucune différence de nature entre les différentes manifestations de la pensée chez l'homme et chez les animaux; que la pensée aussi bien que la conscience suppose la sensation; que la cellule nerveuse est le substratum de la sensibilité, par suite de la pensée et de la conscience; enfin que, la sensibilité disparaissant, la pensée et la conscience doivent aussi disparaître, ou mieux que, le substratum de la sensibilité se désagrégant et venant à mourir, les phénomènes dépendant de son existence sont éteints pour toujours.

L'étude de la conscience nous a appris que beaucoup d'auteurs ont confondu le moi et la sensation. La sensation implique bien qu'il y a une matière vivante organisée qui réagit à l'excitation, qui peut même réagir par des mouvements appropriés, coor-

donnés; mais, cette appropriation, cette coordination, n'entraînent point nécessairement l'existence d'un moi sentant. Nous savons, en effet, que les plantes, que notre estomac, que la grenouille décapitée, que le chien décérébré, réagissent d'une façon coordonnée.

Ce moi conscient, ce phénomène que les philosophes ont appelé la connaissance du moi, nous avons dit que ce n'est pas autre chose que de la pensée spécialisée, dirigée vers l'observation de soi-même. Cette connaissance de notre personnalité, qui est beaucoup plus étendue que nous ne le pensons au premier abord, qui entre dans la plus grande partie de nos processus psychiques, cette connaissance de notre moi, claire, nette, bien coordonnée, est pour nous une élaboration psychique par excellence; grâce à elle, l'homme n'est pas un automate, il s'analyse, il peut arriver aux plus hautes conceptions de sa personnalité et s'observer pensant. La conscience qui s'impose d'elle-même, apparaît au fur et à mesure qu'on monte l'échelle dans la série des êtres supérieurs; elle se manifeste clairement dans les races humaines et acquiert sa plus grande valeur chez les peuples civilisés.

Si la conscience est de la pensée, c'est-à-dire de la sensation, la volonté est également le produit de la sensation. Les idées qui naissent des sensations, ou plutôt leurs résidus, s'associant dynamiquement, sont des forces, et la résultante de ces forces emmagasinées dans le cerveau est ce que l'on appelle vulgairement la volonté.

Il est bien évident que cette volonté n'est pas libre, puisqu'elle est un résultat et non pas une cause.

Rappelons, à ce sujet, les lignes écrites, il y a plus d'un siècle, par d'Holbach, dans son *Système de la nature* : « L'homme n'est libre dans aucun des instants de sa durée. Il n'est pas maître de ses idées ou des modifications de son cerveau qui sont dues à des causes qui, malgré lui et à son insu, agissent continuellement sur lui. Il n'est point maître de ne pas aimer ou désirer ce qu'il trouve aimable ou désirable. Il n'est

pas maître de ne point délibérer quand il est incertain des effets que les objets produiront sur lui. Il n'est pas maître de ne pas choisir ce qu'il croit le plus avantageux. Il n'est pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où sa volonté est déterminée par son choix. Dans quel moment, l'homme est-il donc le maître ou libre dans ses actions ? »

Après d'Holbach, MM. J. Soury, Schiff et Max Schrader ont dit, à notre époque, que la volonté (faculté de l'âme) devait être bannie de la physiologie. Leur opinion est celle à laquelle nous nous sommes rangés. Avec notre conception de la volonté, il nous aurait été impossible de faire autrement.

Après avoir tiré des conclusions de chacune des parties de notre travail, nous avons à nous demander ce qui se dégage de tout l'ensemble. A quel résultat général sommes-nous arrivés ? La réponse à cette question est que toute l'étude à laquelle nous nous sommes livrés nous a fait clairement apercevoir la vérité des considérations suivantes :

Les actions des atomes et leurs réactions entre eux, phénomènes qui paraissent assujettis aux lois mécaniques, donnent naissance à des associations cellulaires, et, dans les cellules, les phénomènes physico-chimiques produisent des manifestations particulières qui *sont la vie*, vie dont une des propriétés essentielles est la sensation.

Comme l'a dit M. J. Soury (*op. cit.*, p. 127) : « Dans les organismes, comme dans le reste du monde, il n'y a qu'actions et réactions, et naturellement les mêmes lois du mouvement, les mêmes lois mécaniques qui régissent les corps célestes des plus lointains systèmes, comme les mouvements de la sève chez les végétaux, gouvernent également le chœur des atomes de nos molécules cérébrales et spinales. Le mécanisme des représentations mentales des images sensorielles ou des images motrices est donc aussi fatalement déterminé que celui de la cristallisation d'un sel ou du flux et reflux des marées. Point d'autre différence que la complexité croissante et décroissante des phénomènes. »

Nous n'avons nul besoin d'admettre un principe d'essence surnaturelle et d'établir une séparation entre l'âme et le corps, puisque tous les phénomènes intellectuels, même ceux d'un ordre très élevé, sont évidemment le produit de l'organisme.

Cette pensée de Leibniz : « Tout se fait dans les âmes comme s'il n'y avait pas de corps, et tout se fait dans le corps comme s'il n'y avait pas d'âme » doit être définitivement rejetée. Elle ne repose sur rien.

Au moment de terminer notre travail, nous avons pensé qu'il était peut-être possible de le faire aboutir à certaines conséquences au point de vue sociologique.

« Tous les hommes, a écrit Spinoza (*Traité politique*), ont une même nature ; ce qui nous trompe à ce sujet, c'est la puissance et le degré de culture. »

Cette opinion était certainement belle à soutenir ; il était nécessaire, pour la libre expansion de l'esprit humain, de proclamer que cet esprit est le même partout, que partout il est capable d'acquérir le même degré d'instruction. Si cette idée proclamée n'avait pas fait son chemin, les plus forts se seraient toujours proclamés les plus intelligents et auraient tenu leurs semblables dans l'asservissement.

Un siècle après Spinoza, le peuple français s'est enflammé au nom des idées de liberté et d'égalité ; ces idées ont été malheureusement poussées à l'extrême ; la vérité scientifique et peut-être bien aussi l'intérêt des hommes exigent qu'elles soient mises au point.

Si les hommes jouissaient de facultés supérieures (pensée, conscience, volonté), facultés qui seraient les attributs d'une âme raisonnable, pourquoi l'esprit humain ne serait-il pas le même chez tous ? Il n'y aurait certainement aucune raison pour qu'il ne restât pas toujours identique. Mais nous avons vu qu'il n'y a pas de facultés supérieures ; ce n'est donc pas de leur existence que peut découler l'identité de l'esprit humain.